

Réussir au Bac : un vrai projet

Maria-Alice Médioni
(professeur d'espagnol)

Article publié dans la revue *Dialogue* du GFEN.
Dossier : Aider ? Oui, en changeant de regard
n° 69, mars 1990 (pp. 22-23)

Repris et développé dans « B comme Brevet ou Baccalauréat »,
In GFEN (2001). Repères pour une éducation Nouvelle. Enseigner et (se) former.
Lyon : Chronique sociale (pp. 18-21)

On entend souvent dire : ce n'est pas intéressant de travailler en classe de Terminale, on n'y fait que du bachotage ! Pourtant, ce sont les mêmes personnes qui accordent à cet examen une importance considérable... et justifiée. En même temps, on s'aperçoit que, pour les élèves, cela représente un véritable enjeu.

Alors pourquoi ne pas faire de la réussite au Bac un véritable projet en profitant de l'occasion (forte implication des élèves) pour transformer le regard sur cet exercice extrêmement codifié. Transformer la question : "A quelle sauce vais-je être mangé(e) ?" en "Mais qu'est-ce qu'on attend de moi à cet examen ?". Se demander par conséquent ce que c'est que cet examen, quelles sont les compétences demandées, et au-delà, qu'est-ce qu'un examen et qu'est-ce que l'École ? Projet bien ambitieux puisqu'il s'agit de **faire de l'intelligence sur un exercice scolaire, codifié.**

Dès le premier cours, distribution aux élèves des textes officiels, parus au B.O. (Bulletin Officiel) et définissant l'épreuve : lecture et discussion pour bien faire comprendre ce qu'on demande à l'examen et dédramatiser en même temps l'épreuve. On s'aperçoit effectivement, à la lecture de ces textes, que l'épreuve (d'Espagnol) est loin d'être stupide et qu'elle demande de réelles compétences aux candidats (intelligence du texte, maîtrise de la langue, capacités d'adaptation, rapidité de réaction..). C'est là qu'on peut se demander si ce sont vraiment ces compétences qui ont été développées les années antérieures pour préparer à l'année de Terminale.

Cette prise de conscience peut faciliter un travail sur les textes et les documents qui dépasse le cadre étroit du bachotage. Puisqu'il s'agit de préparer l'entrée rapide dans un document inconnu, il va falloir se construire des outils d'analyse, autres que la simple répétition scolaire d'un modèle présenté par le maître. Devant l'éventualité de l'inconnu on est bien obligé d'explorer un éventail aussi large que possible de situations différentes afin de répondre au problème posé. Il n'y a plus de modèle unique, avec ce que le modèle a d'aliénant mais une infinité de réponses qu'on est obligé de se construire soi-même. Pour ne pas avoir le vertige face à l'immensité du problème, il s'agit tout de même d'apprendre à inventorier, à classer (les genres, les types de textes), à mettre en relation, à avoir un regard aiguisé sur la notion de point de vue, sur les procédés utilisés pour dire, dans l'écrit, comme dans l'image, pour ne pas tomber dans la redite. la paraphrase insupportable parce qu'elle suppose qu'on n'a pas de

regard questionnant sur ce qui nous entoure. C'est tout un travail pour se libérer de la fascination exercée par les " grands textes ", les " grands auteurs " et passer à la question : pourquoi nous intéressent-ils encore ? Ou encore, observer une publicité et ne pas se contenter de voir comment elle est faite mais pourquoi elle est efficace, comment réussit-elle à nous prendre au piège.

Construire donc des perspectives " post-Bac" qui soient en même temps des outils pour le Bac.

C'est seulement par ce travail et ces questions, qu'on peut peut-être sortir du bachotage.

Une autre façon de dépasser la focalisation et l'angoisse de l'épreuve, c'est de s'y préparer de façon intensive tout au long de l'année. Pas de "Bac blanc" ritualisé et organisé en fin d'année, pour soi-disant "mettre les élèves dans les conditions de l'examen", mais un entraînement systématique et continu dès le départ, pour décoder le plus efficacement possible la fameuse épreuve. Dès qu'on termine l'étude d'un document, un(e) élève volontaire "planche" devant la classe, avec consigne d'observation pour tout le monde, prise de notes sur une feuille partagée en deux colonnes, d'un côté, la langue, de l'autre, la méthode suivie. Écoute active et impliquée : repérer ce qui va et ce qui ne va pas, pour "corriger le tir". Ensuite, évaluation (en Espagnol ! ¹) : on commence par remarquer tout ce qui a marché (regard positif déterminant : on a toujours réussi quelque chose), puis on fait l'inventaire de ce que chacun aurait eu envie de rajouter, ou de dire différemment, ou de placer à un moment plus stratégique..., discussion enfin, amélioration de la langue. Objectif : pas de correction, pas de jugement de valeur, mais une **prise en compte des réussites** et une **amélioration de la production** pour qu'elle soit utile à chacun. Travail d'évaluation mené par toute la classe qui a préparé en même temps que l'élève volontaire le document en question. Et c'est cela qui est important puisque chacun est concerné par le travail qui s'effectue. De plus, cela permet une accélération de la prise de conscience : chacun se retrouve fréquemment en situation vraie, mais dédramatisée, pour formuler ses hypothèses, les confirmer ou les corriger, qu'il soit en position de volontaire ou d'observateur. Il est intéressant de remarquer l'adhésion rapide des élèves à ce travail : ils en comprennent tout l'intérêt; du moins dans la perspective de l'examen, et jouent le jeu à fond, dans leur grande majorité.

Je voudrais rapporter, néanmoins, deux cas qui illustrent et nuancent ce qui précède. Par le passé, j'ai eu une classe de Terminale (G1, G2 et G3 confondus ²) où l'adhésion n'était pas évidente : je dirai même que la bataille fut rude. Apparemment, la méthode ne leur convenait absolument pas : ils la refusaient. En essayant de comprendre ce qui se passait, en les interrogeant, en évaluant plusieurs fois dans l'année le cours avec eux, je me suis rendue compte que cela ne suffisait pas. Voici quelques hypothèses, quelques éléments de réponse face à leur réaction :

En fait, le projet n'a pas forcément la même valeur pour eux. C'est une autre stratégie qu'il faut mettre en place... En amont dans les représentations qu'ils ont de ces sections où ils se trouvent, ils pensent que l'analyse, ce n'est pas pour eux. Les références littéraires ou historiques, la plupart d'entre eux n'en veut pas. D'ailleurs, ils refusent d'en avoir. Pour eux : le résumé, la "discussion", le fameux "débat" sur le texte se résume, la plupart du temps, à la paraphrase. C'est ce qu'ils ont toujours fait et c'est le rôle dans lequel on les cantonne bien souvent et dans lequel ils se cantonnent eux-mêmes.

¹ Pourquoi, en effet, ne pas faire l'évaluation en Espagnol, directement dans la langue qu'ils étudient ? L'effort de formulation que nécessite l'explicitation de sa stratégie ou de celle des autres ne peut être qu'extrêmement bénéfique.

² Section G : Gestion, section dévalorisée aux yeux des parents, des élèves et de beaucoup d'enseignants !

Alors... Briser tout cela dans leur tête, la dernière année du cycle, l'année du Bac? Ce n'est pas facile car quand on leur propose de travailler autrement, ils prennent peur : ce n'est pas ce qu'on leur demande d'ordinaire et est-ce bien vrai que c'est cela qu'il faut pour réussir le Bac ?³. Après tout, des générations de lycéens ont réussi l'examen en faisant de la paraphrase, en se contentant de restituer l'idée principale du texte, sans jeter le moindre regard critique sur ce qu'on leur proposait. Pourquoi accepteraient-ils de nager à contre-courant ? Le jeu en vaut-il la chandelle ? C'est une bataille bien difficile à mener avec et contre eux... Pourtant, en juin, au moment de l'examen, devant le Lycée, l'un d'eux à qui je demandais comment s'étaient passées les premières épreuves : "J'ai un bon moral, meilleur que les autres candidats : chaque fois, je me dis que, dans tous les cas, je peux faire quelque chose et que je vais montrer ce que je sais faire ". Une attitude positive, au delà du Bac. Et les autres ? C'est leur regard à tous qu'il faut transformer. Du pain sur la planche pour l'année prochaine... me suis-je dit .

Cette année, je retrouve des élèves de T.G., dans une classe mixte (TG2 - TC2) : ces élèves de G, je les ai eus pour la plupart l'an dernier et nous avons mené ensemble un projet sur Don Quichotte, adaptation du mythe et de l'œuvre de Cervantes dans une pièce de théâtre écrite et jouée par tous les élèves de la classe, un projet où on s'autorisait le droit de "rêver l'impossible" ⁴. Changement notable cette année : ces élèves sont beaucoup plus actifs que ceux de l'an dernier, ils sont même moteurs dans la classe, non sans difficulté d'ailleurs (on n'efface pas si facilement des attitudes de reproduction et d'analyse superficielle acquises par ailleurs, les TC maîtrisent souvent mieux, et l'argumentation et la langue). Mais leur façon de s'inscrire dans le travail et l'attitude de recherche qu'ils développent, pour la plupart, est des plus intéressantes. Même s'il faut poursuivre la bataille pied à pied avec eux, continuer à faire le pari de l'intelligence, face à leurs doutes, et à leur ras-le-bol, souvent, il semble qu'on puisse être optimiste.

Car au-delà de la préparation au Bac qu'il faut mener rigoureusement, puisqu'il n'est pas question de les trahir (nous sommes embarqués dans le même vaisseau et la réussite aux examens est une chose importante), le but poursuivi, c'est, dans un premier temps, la **prise de pouvoir sur cette épreuve**. Mais, à plus long terme, il ne s'agit pas d'en rester à un point de vue technique. Ce qui est important, c'est de changer son regard sur soi et sur le monde et apprendre à ne plus subir.

³ En fait ils attendent du prof une "recette magique" permettant de réussir à coup sur une épreuve dont ils ne maîtrisent pas le sens, malgré le dispositif mis en place dès le début de l'année (textes officiels, décodage, évaluation...)

⁴ Voir ici : [Sur les traces de Don Quichotte.pdf](#)